

TATIANA TOLSTOÏ

Sur mon père

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2026

Sur la mort de mon père et les causes lointaines de son évasion, rédigé directement en français par Tatiana Lvovna Soukhotine (du nom de son mari), a paru initialement en juillet 1928 dans le numéro 67 de la revue *Europe*, à l'occasion du centenaire de la naissance de Léon Tolstoï. Il fut ensuite republié en 1960 par l'Institut d'études slaves de l'Université de Paris, avec une préface d'André Mazon (tome 32). Enfin, il a été repris, avec d'autres textes consacrés à son père, dans l'ouvrage de Tatiana Tolstoï, *Avec Léon Tolstoï* (éditions Albin Michel, 1975).

© Éditions Allia, Paris, 2003, 2026.

ON m'a souvent reproché de n'avoir jamais protesté contre les impostures, les plagiats, les contrefaçons, les calomnies qui de temps en temps paraissaient et paraissent encore, dans la presse du monde entier, associés au nom de mon père, Léon Tolstoï :

J'ai suivi en cela son exemple : mon père s'était fait une règle de ne jamais relever aucune atteinte à ses droits littéraires, ni aucune calomnie sur sa vie privée.

Si je suis sortie aujourd'hui du silence, c'est qu'il a paru certains livres, dus à des amis de mon père, qui donnent un tableau faux des relations de mes parents entre eux, et, de ma mère, un portrait déformé par la partialité. Dans ces livres, les faits relatés sont en général exacts, mais, pour reprendre une expression de notre Nicolas Gogol, il n'y a rien de pire qu'une vérité qui ne soit pas vraie.

En ma qualité de fille aînée, j'ai jugé qu'il m'appartenait de défendre la vérité. Je dois à la mémoire de mes parents de rompre aujourd'hui le silence. Dououreux devoir, certes, car il me faut révéler bien des choses qui, d'ordinaire, ne sortent pas du cercle intime d'une famille.

Je n'ai pas vécu dans une maison ordinaire. C'était une maison de verre que la nôtre, ouverte à tout venant.

Libre à chacun de tout voir, de pénétrer dans le secret de notre vie familiale et d'apporter sur la place publique le résultat plus ou moins véridique de ses observations. Nous n'avions pas d'autre garantie que celle de la discrétion de nos visiteurs.

Mon père n'a jamais craint de parler de lui-même, toutes les fois qu'il a jugé que cela était nécessaire. Il n'a pas vécu caché. Il a écrit sa Confession, et dans cette confession, d'une implacable sincérité, il a livré à tous les replis de son cœur.

Je juge que le moment est venu pour moi de partager avec ceux qui s'intéressent à Tolstoï ce qu'au cours d'une vie passée à côté de lui j'ai moi-même éprouvé. J'ai mon opinion sur les relations de mon père avec ma mère, sur leurs relations avec nous, les enfants. Je suis un témoin. J'ai tenu à m'adresser tout d'abord à mes frères et sœurs russes. Mon père a encore parmi eux beaucoup d'amis. Je m'adresse aujourd'hui au public français qui compte aussi, j'en suis certaine, bien des amis de Tolstoï. Quant à moi, je n'ai rien à cacher à ces amis. Je désire qu'ils soient juges. Je désire faire passer devant leurs yeux, en les éclairant d'un jour nouveau, quelques aspects de la vie de mon père. Je leur ferai

pleine confidence et pleine confiance, et si je ne dis pas tout ce que je pourrais dire sur le drame de la vie de mes parents, c'est que trop de gens ont été mêlés à cette tragédie, et que pour certains ce serait encore trop tôt.

Toutes les dates sont ici indiquées dans le "vieux style", c'est-à-dire de treize jours en retard.

On a cru devoir se conformer ici à l'orthographe qui semble définitivement adoptée en français pour le nom de Tolstoï. Il n'est toutefois pas sans intérêt de savoir que le nom de Tolstoï s'est toujours écrit en Russie : Tolstoy. Le jour où mon père, contrairement à son habitude, mit un ï au lieu d'un y, sa parente Alexandra Andréevna Tolstoï le lui reprocha, en lui disant qu'il ne fallait pas enfreindre un usage consacré par plus d'un siècle.

PAR une nuit noire d'automne, le 28 octobre, à trois heures du matin, mon père quitta sa maison de Iasnaïa Poliana, où il était né et où il avait passé la plus grande partie de sa vie.

Quels étaient les motifs qui provoquèrent ce départ – je dirai même, cette fuite ? Les connaît-on et les connaîtra-t-on jamais ?

Il est facile de dire que Tolstoï a fui sa femme parce que celle-ci ne le comprenait pas et lui rendait la vie dure. Ou bien que le luxe relatif dans lequel vivait sa famille lui était pénible et qu'il désirait vivre une vie simple, loin du monde, parmi les paysans et les travailleurs. Mais il n'y a jamais dans la vie d'un homme une seule raison qui le pousse à commettre une certaine action plutôt qu'une autre. Surtout pour une nature aussi riche, aussi passionnée, aussi complexe qu'était celle de mon père, il y avait tout un réseau de motifs qui se confondaient, s'entrechoquaient, se contredisaient, se conciliaient, donnant comme résultat telle ou telle action.

J'ai été témoin de la vie de mon père pendant les deux périodes de sa vie : celle d'avant sa crise religieuse et celle d'après. J'ajouterai

que j'ai été un témoin particulièrement autorisé. Plus qu'aucun autre, j'ai été associée à sa vie intime. Pendant les trente-cinq ans qui ont précédé mon mariage, j'ai toujours vécu à la maison. Mon père me faisait bien des confidences, surtout en ce qui concernait ma mère. Il savait que je les aimais l'un et l'autre et que je serais toujours prête à faire tout mon possible pour apporter la paix entre eux.

Ma mère me confiait aussi ses peines secrètes et me faisait part de ses joies. J'étais sa fille aînée, de vingt ans seulement moins âgée qu'elle. Au cours des années, la différence de nos âges s'effaça au point qu'elle me traita très vite presque comme son égale et son amie.

Pour comprendre la situation tragique qui s'est élaborée insensiblement pendant presque un demi-siècle et qui aboutit au départ de mon père et à sa mort dans une petite maison de chef de gare, il faut comprendre ce qu'était Léon Tolstoï depuis l'âge conscient et ce qu'était celle qui devait devenir sa femme, la jeune Sophie Behrs.

J'ai sous les yeux le Journal intime de mon père depuis 1847. Il avait alors dix-neuf ans et était étudiant à l'Université de Kazan. Et j'ai celui de ma mère depuis 1862. Elle avait

dix-huit ans et venait de se marier. Tout lecteur attentif trouvera dans l'un et l'autre de ces documents les germes du caractère qui se développa et s'affermit dans l'âge mûr.

Voici ce qu'était l'homme : toujours en lutte avec ses passions, s'analysant toujours, se jugeant avec une sévérité implacable, exigeant envers lui-même et les autres. En même temps optimiste incorrigible, ne se plaignant jamais, trouvant une issue à toute position difficile, cherchant une solution à chaque problème, une consolation pour tout malheur ou tout ennui. Même à un mal de dents il trouve une compensation. Il note dans son Journal : "Le mal de dents fait mieux apprécier la santé." Et ailleurs : "Mes maux m'ont certainement apporté un grand profit moral, donc je remercie Dieu de me les avoir donnés."

Le leitmotiv de toute sa vie, c'est "se rendre meilleur". Le 24 mars 1847, il écrit :

"J'ai beaucoup changé, mais n'ai toujours pas atteint le degré de perfection que j'aurais désiré". Et, immédiatement, il note dans son cahier quelques règles de conduite.

Il se donne trop de tâches et, ne pouvant jamais les accomplir toutes, il est mécontent de lui-même.

Le 7 avril il écrit :

“Je pars dans une semaine pour la campagne. Que faire durant cette semaine ? je voudrais en profiter pour étudier l’anglais, le latin, le droit romain, et m’occuper des règles que je veux imposer à ma vie.”

Et, la semaine écoulée, il note :

“Quel sera l’emploi de mon temps à la campagne pendant les deux années qui viendront ?
1° Étudier mon droit pour réussir à mon examen final à l’Université. 2° Étudier les premiers éléments de la médecine théorique et pratique ; 3° Étudier les langues : française, russe, allemande, anglaise, italienne et latine ; 4° Étudier l’agriculture théorique et pratique ; 5° Étudier l’histoire, la géographie et la statistique ; 6° Étudier les mathématiques (cours du gymnase) ; 7° Étudier une thèse ; 8° Essayer d’atteindre la perfection en musique et en art ; 9° Mettre par écrit la règle de ma vie ; 10° Acquérir quelques connaissances dans les sciences naturelles ; 11° Faire des ouvrages sur tous les sujets que j’étudierai.”

Le lendemain, il s’aperçoit qu’il a exagéré et, le 18 avril, il note :

“Je me suis assigné beaucoup de préceptes et j’ai voulu les suivre tous à la fois. Mes forces n’y suffissent pas.”

Après deux mois d’efforts il constate :

“Ah ! qu’il est difficile pour un homme de devenir meilleur lorsqu’il ne subit que de mauvaises influences... Arriverai-je un jour à ne plus dépendre des circonstances ? À mon avis, c’est en cela que consiste la perfection.”

Plus tard il s’aperçoit que “la perfection”, et “le perfectionnement” sont choses différentes et, le 3 juillet 1854, il écrira :

“Ce qui fut mon erreur capitale... c’est que je confondais le perfectionnement de soi-même avec la perfection. Il faut commencer par se bien comprendre – soi et ses défauts – tâcher de les corriger, au lieu de se poser comme but la perfection, que non seulement il est impossible d’atteindre au point très bas où je me trouve, mais qui... vous prive de tout espoir de jamais l’atteindre...”

Il poursuit inlassablement ses efforts. Il espère toujours. De temps en temps il note

ses progrès dans la voie du perfectionnement. Il dit qu'il "avance à grands pas". Il se "délecte de la rapidité avec laquelle se poursuit [s]on perfectionnement moral". Il ne s'arrête jamais dans cette voie. Un jour, il se désigne la tâche suivante : "Une bonne action par jour." Et il ajoute : "Cela suffit."

"Je suis fermement résolu à consacrer ma vie au prochain. Pour la dernière fois je me dis : si je ne fais rien pour les autres au cours des trois jours qui vont suivre, je me tue."

Et un mois après : "Si je ne fais rien demain, je me suicide."

Beaucoup d'années plus tard, mon père, se souvenant de ces années de lutte, écrivait :

"Ma seule foi sincère en ce temps-là c'était la foi en la perfection. Quel était son but, je l'ignorais... De toute mon âme je désirais être bon, mais j'étais jeune, j'avais des passions, j'étais seul, absolument seul, quand je cherchais le bien. Chaque fois que j'exprimais ce qui était mon désir le plus intime – être moralement bon – je rencontrais le mépris, la raillerie. Et aussitôt que je m'abandonnais aux passions mauvaises, on me louait et m'encourageait."

Puis vint le mariage.

Le 12 septembre 1862, il note: "Je suis amoureux comme je ne croyais pas qu'on pût l'être. Je suis un fou, et je me tirerai une balle si cela continue ainsi."

Le 16 septembre, il remet à la jeune Sophie Behrs une lettre dans laquelle il fait sa demande; et il écrit dans son Journal:

"Déclaré. Elle: oui. Elle, comme un oiseau blessé. Inutile d'écrire. Impossible d'oublier et de noter cela."

Une semaine plus tard – le 23 septembre – on célèbre leur mariage. Deux jours après, il note:

"Bonheur immense... Il est impossible que tout cela ne se termine qu'avec la mort."

Ce qu'était le mariage pour Tolstoï? Une page d'amour, un moyen de mettre fin aux tentations qui l'assaillaient; une étape dans sa vie, à laquelle il ne pouvait pas consacrer toutes ses forces spirituelles et mentales. Et une année ne s'est pas écoulée lorsqu'il s'aperçoit que ces neuf mois de mariage ont été pour lui une période d'engourdissement.